LE COMBAT DES THERMOPYLES,

OU

L'ÉCOLE DES GUERRIERS,

FAIT HISTORIQUE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par LOAISEL, Citoyen Français.

Représenté pour la premiere fois, à Paris, sur le Théâtre de la CITÉ-VARIETÉS, *le cinq thermidor, l'an second de la République Française.*

Prix, 1 liv. 10 sols.

A PARIS,

Chez la Citoyenne TOUBON, sous les galeries du Théâtre de la République, à côté du passage vitré.

L'an III de la République française une et indivisible.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LEONIDAS, chef des Spartiates, et général en chef de l'armée des Grecs,	SAINT-CLAIR.
ALPHÉE, aides-de-camp de Léonidas.	VILLENEUVE.
DIENECÈS, aides-de-camp de Léonidas.	TOUTAIN.
HILLUS, jeune soldat de Sparte,	PELICIER.
HYDARNÈS, général Persan, et envoyé de Xerxès.	VARENNES.
EURICRATES, vieillard de Sparte,	DUVAL.
LEONTIADES, chef des Thébains,	GENEST.
DEMOPHILE, chef des Thespiens,	HYPPOLITE.
Autres généraux de l'armée grecque,	LAPORTE, LAFITTE.
Vieillards et femmes de Lacédémone,	
Villageois et villageoises, habitans de la Locride.	
Un vieillard, habitant de la Locride, petit pays de la Grèce,	SAINT-PREUX.
Troupe de soldats de l'armée Persanne.	
Troupe de Spartiates, dite les trois-cents Thespiens.	

LE COMBAT DES THERMOPYLES,

FAIT HISTORIQUE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une belle campagne au lever de l'aurore. Les Lacédémoniens rangés en demi-cercle autour du Théâtre, sont couchés sur leurs armes. Le devant de la scène est occupé par une petite éminence tapissée de verdure, et semée d'arbrisseaux et de fleurs. Elle est surmontée d'un tombeau, orné de quatre colonnes en marbre blanc. Les vieillards et les femmes de Sparte, placés autour de cette éminence, y paroissent livrés au sommeil. Ils sont dans des attitudes différentes, et de maniere à présenter un tableau. Léonidas endormi sur son bouclier, est aux pieds d'un arbre, à la gauche du Théâtre. Diénécès également endormi, est à la droite. Des sentinelles se promenent dans le fond.

SCENE PREMIERE.

LEONIDAS, *se réveillant.*

AVANT que le soleil ait achevé son cours, nous occuperons le

passage des Thermopyles. Ce ciel serein nous promet une belle journée et une marche agréable (*Il se leve, et fait le tour du Théâtre, dans l'enceinte formée par les Spartiates. Il s'arrête.*) Tout dort.... braves compagnons!.... (*Les montrant, après un silence.*) Demain le soleil cessera de luire pour eux et pour moi; ils le savent, et ils dorment d'un sommeil tranquille! (*Portant la vue sur les vieillards et les femmes.*) Et ces objets chers et révérés, ce sont nos peres, nos sœurs, nos épouses. Sortis avec nous des murs de Sparte, ils ont voulu accompagner nos pas jusqu'en ce lieu, où la nuit est venue nous forcer de prendre quelque repos. Ici, ce matin, ils vont recevoir nos adieux éternels; ils le savent, et pourtant le sommeil a fermé leur paupiere. Amour de la patrie! voilà de tes bienfaits. Il n'est point de sentiment douloureux qui ne se calme, ou ne s'efface dans les cœurs que tu remplis..... Une inscription sur ce tombeau. .... (*Il s'approche; et lit.*) Elle est simple, mais sublime. Ce sont les noms de trois guerriers morts autrefois au champ de l'honneur. Heureuse Grèce, de produire et de récompenser tant de grands hommes! on ne peut faire un pas sur ton sol fertile, sans rencontrer l'effigie ou la tombe de quelque héros. (*Eurycrates éveillé, se leve et s'avance vers Léonidas.*)

SCENE II.

LEONIDAS, EURYCRATES.

EURYCRATES.

LA joie brille sur ton front, Léonidas!

LEONIDAS.

Je l'avoue, cher Eurycrates, la fraîcheur de l'aurore, ce

monument, ce tableau et ce grand jour qui met entre nos mains la destinée de la Grèce. Tout en ces lieux, ouvre mon âme à des sensations dont elle est charmée. Puissent-elles être le présage et le garant du succès de nos armes !

EURYCRATES.

Je reconnois bien à ces sentimens, le digne chef que Sparte a honoré de son choix. Il justifiera ce témoignage de l'estime publique, j'en suis sûr; mais nous allons nous séparer. Hélas! pourquoi la froide vieillesse ne me permet-elle plus de soutenir le poids d'une armure; je t'accompagnerois, Léonidas; je partagerois encore les nobles travaux de mes concitoyens.

LEONIDAS.

Vieillard respectable! dans le cours d'une longue vie, tu leur offris sans cesse, avec l'exemple de la sagesse, celui de la bravoure et du mépris de la mort. Tu n'as rien à regretter... Ami, une inquiétude se mêle à ma joie.

EURYCRATES.

Quel en est le sujet ?

LEONIDAS.

Alphée est parti par mes ordres, il y a quelques jours, pour se rendre à l'armée des Perses, dont il connoît les mœurs et le langage. Je lui ai donné la mission secrette de pénétrer dans cette armée, sous un habit asiatique; de tout voir, de tout observer, et de me rapporter des avis certains sur les plans et la marche des ennemis. Il devroit être de retour; je l'estime, son zéle m'est nécessaire, et je crains qu'il n'ait succombé dans cette mission périlleuse.

EURYCRÆTES.

Dissipe ces allarmes. Je connois Alphée, il joint la prudence à l'audace. Tu le verras sûrement avant le retour des ténébres.

LEONIDAS. (*Parlant à Diénécès qui se réveille.*)

Diénécès, la terre s'apprête à recevoir le dieu du jour; il va pareître. Que ses premiers rayons ne trouvent point les soldats de Sparte dans les bras du repos.

(*Sur un signe de Diénécès, l'on sonne de la trompette. L'armée se réveille en sursaut et se range précipitamment sous les armes. Les femmes et les vieillards se placent près du tombeau.*)

SCENE III.

LEONTIADES, les précédens.

LEONTIADES.

Leonidas, je pars suivant tes ordres, à la tête des quatre cent Thébains campés dans la plaine. Nous allons t'attendre au pas des Thermopyles; mais je le dis franchement; je blâme cette entreprise.

LEONIDAS.

Eh! quels sont tes motifs?

LEONTIADES.

Les Grecs réunis formeroient, sans doute, une puissance capable de renverser l'ennemi le plus redoutable; mais les états de la Grèce ne peuvent disposer encore que d'un petit nombre de troupes armées à la hâte. Avec si peu de défenseurs, se flatte-t-on d'arrêter la marche de Xercès qui amene contre nous toutes les forces de l'Orient?

LEONIDAS.

Un détachement de sept mille hommes tiré de différentes

villes, a pris les devans, et nous allons le joindre aux Thermophyles.

LEONTIADES.

Qn'espere-t-on d'un si foible secours ?

LEONIDAS.

Dans l'assemblée qui se tient à l'isthme de Corynthe, on a résolu que ce corps de troupes, sous mes ordres, s'empareroit du passage, qu'il seroit suivi de l'armée de terre, et que l'armée navale attendroit celle des Perses aux parages voisins.

LEONTIADES.

Pourquoi s'aller engager dans un défilé si dangereux ? Cette disposition me paroît imprudente, téméraire, et je n'en vois pas les avantages.

LEONIDAS.

Comment! tu ignores que les Thermopyles sont l'unique endroit par où les barbares peuvent pénétrer de la Thessalie dans l'Attique, et que ce poste bien défendu leur en ferme l'entrée ? Tu ne vois pas qu'en ce passage étroit, il leur est impossible de faire usage de leur cavalerie, et que la multitude de leur infanterie leur devient inutile ?

LEONTIADES.

Et c'est nous que l'on choisit pour soutenir le premier choc de l'armée persanne ?

LEONIDAS.

Léontiades se croiroit-il indigne de l'honneur d'un tel choix ?

LEONTIADES.

Je sens tout ce qu'il a de glorieux, sans doute ; mais je ne peux m'empêcher de voir qu'il nous conduit à une mort certaine.

LEONIDAS (*vivement.*)

Eh ! que nous importe, si cette mesure doit sauver la patrie ? Léontiades, pour mériter de vivre, il faut savoir affronter la mort... en apprenant le choix de la Grèce, j'ai prévu ma destinée et j'ai trouvé bien doux de m'y soumettre.

LEONTIADES.

Mais tu n'as pris pour t'accompagner que trois cent Spartiates.

LEONIDAS.

Oui, mais d'une valeur à toute épreuve.

LEONTIADES.

Trois cents soldats pour une telle entreprise !

LEONIDAS.

Ils ne sont que trop pour l'objet qu'ils se proposent.

LEONTIADES.

Que se proposent ils ?

LEONIDAS.

Notre devoir est de défendre le passage; notre résolution d'y périr.

LEONTIADES.

Ce dévouement est magnanime, je l'avoue; mais que peut-il produire ?

LEONIDAS.

L'avantage d'apprendre aux Grecs le secret de leur force et à nos ennemis celui de leur foiblesse.

LEONTIADES.

Eh ! comment, si nous ne sommes qu'un point devant cette nuée menaçante qui vient fondre sur nos climats ? qu'opposer enfin à une armée innombrable ?

LEONIDAS.

Nous lui opposerons, ce qui vaut mieux que le nombre cette valeur républicaine qui entraîne tout, à qui tout est soumis dans la nature, et devant qui les armées & les peuples seront éternellement prosternés. Léontiades, va rejoindre le Thébains; pars, & ne garde, s'il se peut, de tes allarmes, que le regret de les avoir manifestées. (*Léontiades sort.*)

SCENE IV.

LEONIDAS, EURYCRATES, DIENECÈS, Spartiates, femmes et vieillards.

DIENECÈS.

C'EST avec raison que la foi des Thébains nous a toujours été suspecte.

LEONIDAS.

Amis, ne comptons que sur nous-mêmes; c'est à vous seuls, Spartiates, c'est à l'élite du premier peuple de la Grèce qu'il convient de donner à tous les hommes qui défendent leur liberté, l'exemple d'un courage et d'un dévouement inconnu jusqu'à ce jour. (*Appercevant Alphée.*) Alphée!

SCENE V.

Les précédens, ALPHÉE.

LEONIDAS.

JE t'attendois avec impatience : eh! bien, as-tu vu l'armée des perses?

ALPHÉE.

Oui, chef des Grecs, je m'y suis introduit sous l'habit d'un soldat mède ; mais j'ai été reconnu, chargé de fers, et à mort par les chefs.

LEONIDAS, (*avec étonnement.*)

Eh te voila !

ALPHÉE.

Déjà l'on me conduisoit au supplice ; mais Xerxès qui en fut instruit, ordonna, sur-le-champ, de m'ôter mes fers, de me laisser prendre à loisir un état de ses forces, et de me renvoyer dans ma patrie, espérant que mon récit jetteroit la terreur, et engageroit toute la Grèce à se ranger promptement sous son obéissance.

LEONIDAS.

Quel est donc l'état de cette armée, dont on publie tant de merveilles ?

ALPHÉE.

La mer est couverte des vaisseaux de Xerxès ; ses troupes de terre, dans leur marche, ravagent les campagnes, tarissent les fleuves, consument en un jour les récoltes de plusieurs années, et entraînent au combat les nations qu'elles ont réduites à l'indigence. Que te dirai-je ? ce despote traîne à son char orgueilleux, l'armée la plus nombreuse qui ait jamais dévasté la terre. Comme j'allois m'éloigner de leur camp, Xerxès m'a fait appeller. Elevé sur un trône brillant d'or et de pierreries, il contemploit d'un œil satisfait le spectacle de sa puissance. Une garde terrible tenoit des épées nues et des piques levées autour de sa personne. M'étant avancé jusqu'au pied du trône, on a voulu que je me prosternasse devant l'idole. — Jamais, leur ai-je dit, jamais un Spartiate ne baissa

le front devant un homme, et encore moins devant un despote. Déjà le fer des satellites se dirigeoit et brilloit sur ma tête. — Arrêtez, s'est écrié le tyran, ma politique veut que cet homme vive et retourne à l'armée des Grecs : Mortel audacieux, a-t-il ajouté, en m'adressant la parole, approche; je te permets de me parler avec franchise. — Penses-tu, lui ai-je dit, que j'aie besoin de tes ordres pour dire la vérité ? que me veux-tu ? — Le spectacle de mes forces a frappé tes regards; depuis que mon armée est en marche, nulle contrée, nul peuple ne m'a résisté : penses-tu que les Grecs aient l'audace de se mesurer contre mes phalanges innombrables ? — Le monde entier se soumettroit à tes armes; ils n'en seroient que plus ardens à se défendre. — Ils périront, a-t-il dit avec fureur. — Dussent-ils périr tous, ai-je repris soudain, ils mourront satisfaits, car la victoire viendra sourire à leurs derniers instans. A ces mots le despote a froncé le sourcil, et pour toute réponse, a donné ordre qu'on me laissât sortir du camp. Je me suis éloigné de cette armée qui est partie divisée en trois corps, et qui occupe maintenant les plaines de la Thessalie.

LEONIDAS.

Amis, songeons que nous devons occuper les Thermopyles avant la fin du jour qu'on accélere l'instant du départ.

SCENE VI.

Les précédens, HILLUS.

HILLUS.

LEONIDAS, un vieillard suivi d'une troupe de villageois habitans de cette contrée, demande à être admis en ta présence.

LEONIDAS.

Qu'il vienne.

SCENE VII.

Les précédens, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

CHEF des Spartiates, ce tombeau renferme la dépouille de trois guerriers ;citoyens de cette contrée. A la tête de la petite nation des Locriens, dont nous faisons partie, ils défirent autrefois une horde d'esclaves qui, telle qu'un fleuve débordé, menaçoit notre territoire. Ce lieu vit tomber ces trois héros victorieux et couverts de gloire, sur les corps sanglans de nos ennemis vaincus : en reconnoissance de ce bienfait, leurs concitoyens que je précede, viennent, chaque année, au lever du soleil, saluer leurs mânes, et jetter des fleurs sur leur tombeau. C'est ce matin, que nous allons renouvelier ce devoir si cher. La présence de trois cents Spartiates à qui la Grèce a remis sa gloire et sa vengeance, ajoutera, sans doute, à l'intérêtde cette fête simple et pieuse, et en fera le plus bel ornemnet.

LEONIDAS.

Citoyens, vous ne pouvez nous offrir un spectacle plus digne de nous plaire que celui des hommages rendus à la mémoire de ceux dont le trépas fut utile à leur pays. Soyez bien sûrs que nous partageons vos sentimens, et que d'avance, nos cœurs s'unissent aux vôtres, pour honorer les glorieuses victimes enfermées dans ce tombeau.

Le vieillard s'avance vers la coulisse, et reparoit à la tête d'une troupe de villageois, d'enfans et de jeunes filles, habitans de la Locride, petit pays de la Grèce. Ils sont précédés de musiciens faisant entendre les sons mélodieux de la flûte et de la lyre. Les jeunes citoyennes ont

sous le bras, des corbeilles remplies de fleurs ; les citoyens portent des cassolettes pleines d'encens et de parfums, qu'ils placent et font brûler près du monument. Quatre jeunes filles tenant des guirlandes, vont les suspendre et les entrelacer avec grace, autour des colonnes et du tombeau. Les autres jeunes filles font une marche autour, en y jettant des fleurs. Après la cérémonie, le vieillard s'avance seul, et adresse aux guerriers morts, ce discours funebre :

LE VIEILLARD.

O! vous dont les cendres reposent en paix sous ce marbre, braves guerriers, qui avez repoussé de nos foyers l'oppresseur de la patrie, c'est à votre mort que nous devons le repos de ces campagnes et le jour qui nous éclaire. Heureuse mort! c'étoit la dette de la nature, vous avez sçu la faire servir au triomphe de la liberté. Délivrés des miseres où nous sommes, vous êtes sortis de la vie par le chemin le plus glorieux. Hélas! qui de nous ne seroit heureux de finir par un trépas comme le vôtre? ... jeunes arbrisseaux qui croissez à l'envi autour de cette tombe révérée! et vous, élémens, qui semblez recevoir l'intelligence et la vie en reprenant par dégré les parties éparses de leur dépouille mortelle, embellissez de plus en plus cet asyle champêtre, afin qu'il soit toujours un lieu plein de charmes pour les amans de la liberté, et que l'esclave venant y porter un pied profanateur, y trouve un nouvel être, et y soit retenu lui-même par un attrait invincible. Je vous salue, guerriers dignes d'une plus longue vie, je vous salue au nom de la patrie qui conservera, dans les âges, le souvenir de ce que vous avez fait pour elle. Puisse ce foible hommage arriver jusqu'à vous, ô mânes généreux! les louanges des vivans sont le prix des belles actions de

ceux que la mort précipita dans l'empire des ombres ; puissent les nôtres, pures comme la lumiere d'un jour serein, pénétrer jusqu'au fond de cette tombe, et vos cendres s'agiter doucement à leur bruit flatteur, comme les plantes à la douce impression de la rosée du ciel.

LEONIDAS.

Locriens, ce que nous venons de voir nous touche bien vivement, et ajoute encore à l'ardeur qui nous anime !

LE VIEILLARD.

C'est l'expression de nos ames ; mais les vôtres, braves Spartiates, des ames Lacédémoniennes n'ont pas besoin d'un tel exemple, pour élever leur courage ! Nos jeunes guerriers sont partis pour aller joindre l'armée. Ah ! si nous étions certains qu'ils dussent combattre sous vos enseignes, et avoir toujours sous les yeux des modèles tels que vous, nos allarmes à l'approche de Xerxès et de ses nombreuses cohortes, se changeroient bientôt en des chants d'allégresse !

LEONIDAS.

Amis, retournez dans vos cabanes paisibles, continuez de cultiver vos champs, et ne craignez rien pour la liberté, tant que vous serez sûrs qu'elle respire encore dans les murs de Lacédémone.

LEONIDAS, *vivement.*

Amis, approchons, pressons-nous tous autour de ce monument. (*Le cercle se resserre autour du tombeau.*) Soldats de Sparte, c'est à vous que j'adresse la parole ; supposez que nous sommes tombés au champ de l'honneur, et que la patrie doit à notre mort le maintien de ses loix et de sa liberté. Là sont les restes de trois guerriers qui ont sauvé la petite nation des Locriens. Eh ! bien, supposons que nos cendres, que

les cendres de trois cents Spartiates qui ont sauvé la Grèce toute entiere, sont aussi déposées sous cette pierre sépulcrale; au lieu des habitans d'une petite contrée, voyez, compagnons, cent peuples divers, venant des régions les plus lointaines, payer ici à notre mémoire, un tribut de respects et d'honneurs funèbres de toute espece; voyez une troupe de guerriers allant au combat, se détourner de sa route pour visiter nos mânes, défiler en silence devant ce monument, y attacher des regards d'admiration, et au sortir de ce lieu, voler à la victoire. Voyez les peres, les meres chercher cet asyle révéré, le visiter, y revenir sans cesse et évoquer nos ames pour les transmettre à leurs enfans; voyez la beauté elle-même, la beauté fiere et sensible, venant aussi joindre à l'attrait de ces lieux, le charme de sa présence; se faire de chacun de nous une image céleste; mêler le feu de ses soupirs au parfum des fleurs dont elle vient nous offrir les prémices, et demander ardemment aux dieux un époux qui nous ressemble. Voyez, chers compagnons, voyez le génie, les arts aggrandissant notre renommée, consacrant notre mémoire, cette tombe muette enfin, devenue pour les races futures un monument de religion, et dites, je vous le demande, soldats de Sparte, dites, s'il est doux à ce prix, de se dévouer et de mourir pour sa patrie.

(*Les vieillards et les femmes tombent à genoux par un mouvement spontané, en étendant les bras vers le tombeau.*)

LEONIDAS, *vivement.*

Citoyens, levez-vous. Nous ne sommes pas encore dignes de vos regrets. (*Ils se levent.*)

EURYCRATES.

Ames grandes et sublimes! recueillez d'avance le noble prix de la valeur, la reconnoissance et l'admiration de vos

concitoyens ; il vous est bien dû. La Grèce, oui, la Grèce terassera tous ses ennemis, puisqu'elle a pour défenseurs des guerriers tels que vous.

LEONIDAS.

Citoyens, les dieux nous appellent, vous dans vos foyers, nous à une autre destination. Il faut nous séparer.

EURYCRATES.

Oui, nous retournons dans les murs de Sparte. Mais vous y avez laissé des parens, des amis consternés de votre départ, et qui peut-être n'esperent plus de vous revoir : guerriers généreux, que voulez-vous que nous leur disions ?

LEONIDAS.

Que l'image auguste de la patrie marche à notre tête, qu'elle eleve nos ames, qu'elle fortifie nos bras, qu'elle les conduira sans cesse, et que nos derniers regards seront fixés sur elle. Guerriers de Lacédémone, sont-ce-là vos sentimens ?

TOUS LES SPARTIATES.

Oui.

LEONIDAS.

Levez les enseignes, et que le camp se mette en marche.

EURYCRATES.

Et la fille de Cléomenès, ton épouse, Léonidas, ne lui porterai-je de ta part aucune parole consolante ?

LEONIDAS.

Dis-lui, cher Eurycrates, dis à cette épouse adorée, que je lui souhaite un mari digne d'elle, et des enfans qui lui ressemblent !

EURYCRATES.

Je ne peux retenir mes larmes. Ah ! puisse la bonté des

dieux

dieux ramener dans les bras de leurs concitoyens, des hommes si dignes d'en être long-tems la gloire et le modele !

LEONIDAS.

Amis, voyez ce beau ciel de la Grèce qui rit à notre entreprise, regardez cet astre éclatant qui semble tracer notre route glorieuse, et nous en montrer d'avance le terme fortuné. Quel bien sur la terre seroit capable de balancer les hautes destinées que nous assure un trépas généreux ! séparons-nous.

Les vieillards, les femmes tendant les bras vers les Spartiates, et les yeux baignés de larmes, sortent d'un côté; les Spartiates défilent de l'autre, au son des flûtes et de plusieurs autres instrumens guerriers.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un lieu du détroit des Thermopyles ; des rochers bordés et surmontés d'arbres de diverses especes ; dans le fond des montagnes, et la mer dans l'éloignement.

SCENE PREMIERE.

Léonidas et ses compagnons débusquent par un coin du Théâtre, marchant en bon ordre, lentement, et dans le plus profond silence. Ils s'arrêtent.

LÉONIDAS, ALPHÉE, DIENECÈS, les Spartiates.

LEONIDAS.

NOUS voici maîtres des Thermopyles. (*A Alphée qui arrive par un autre côté.*) Alphée, sais-tu quelque chose de nouveau de la situation de l'ennemi ?

ALPHÉE.

Des Spartiates parcourent en ce moment tous les détours du défilé ; je les attends.

SCENE II.

Les précédens, LEONTIADES, DEMOPHILE, autres chefs des Grecs.

LEONIDAS.

A-T-ON exécuté les dispositions que j'ai ordonnées ?

DEMOPHILE.

Oui, chef des Grecs, l'armée des alliés forte de sept mille hommes, occupe les environs du bourg d'Anthela, dans la partie du continent qui regarde le midi.

LEONIDAS.

On n'a point oublié de Jetter en avant quelques troupes, pour défendre le passage au pied de la montagne ?

ALPHÉE.

Cet ordre est exécuté. Quant au sentier qui existe sur la montagne même, je l'ai examiné avec soin. Il commence à la plaine des Trachis, et après différens détours, aboutit au bourg d'Alpénos.

LEONIDAS.

Je l'avois indiqué sur mon plan.

ALPHÉE.

Les Perses n'ont aucune connoissance de ce poste qu'il nous est si important de conserver. Suivant tes ordres, j'en ai confié la défense aux mille Phocéens qui viennent d'arriver.

LEONIDAS.

Il suffit.

SCENE III.

Les précédens, HILLUS.

HILLUS, (*accourant.*)

LEONIDAS, l'armée des barbares se répand dans la Trachinie.

LEONIDAS.

Il étoit tems que nous arrivassions.

HILLUS.

Leur camp occupe tout le terrein qui s'étend au nord, depuis les montagnes jusqu'à la mer. On y voit déjà la tente de Xercès qui domine sur toutes les autres.

LEONTIADES.

Quel parti prendre en ce danger pressant ?

DEMOPHILE.

Nous disposer à recevoir l'ennemi.

DIENECÈS.

Comme des Grecs doivent le faire.

LEONIDAS.

Alphée, fais partir des couriers sur-le-champ, pour presser le secours des villes alliées. (*Alphée sort.*) Vous, chefs des Grecs, allez aux différens postes qui vous sont assignés. Les mouvemens de l'ennemi détermineront nos mesures ultérieures. (*Les chefs s'en vont.*)

SCENE IV.

LEONIDAS, DIENECÈS, HILLUS, les Spartiates.

LEONIDAS.

TOI, Hillus, retourne observer le camp des Perses; recueille et viens me dire tout ce que tu pourras savoir de leurs dispositions et de leurs projets.

HILLUS, (*revenant sur ses pas.*)

J'oubliois de t'apprendre que le poste avancé de notre armée a vu un cavalier Perse qui sembloit envoyé pour nous reconnoître.

LEONIDAS.

L'a-t-on poursuivi ?

HILLUS.

Non, sa présence n'a inspiré que le mépris.

LEONIDAS.

Tant-mieux; Xercès verra que nous avons aussi peu de crainte de lui montrer notre petit nombre, qu'il a eu d'empressement de nous faire connoître ce ramas immense d'esclaves, qu'il appelle son armée. (*Hillus sort.*)

SCENE V.

LEONIDAS, DIENECÈS, les Spartiates.

UN SPARTIATE.

Chef des Grecs, un envoyé du roi des Perses demande à paroitre devant toi.

LEONIDAS.

Un envoyé de Xercès! Que me veut-il?

LE SPARTIATE.

Je l'ignore.

LEONIDAS.

Qu'on le laisse approcher.

SCENE VI.

LEONIDAS, DIENECÈS, les Spartiates,

HYDARNÈS accompagné de six Thespiens.

(*Les gardes s'écartent.*)

HYDARNÈS.

Xercès mon maître me charge de te rendre cette lettre; *à voix basse*, et de t'entretenir en secret.

LEONIDAS, (*prenant la lettre et la lisant tout haut.*)

« Xercès roi des rois et souverain absolu de l'empire des Perses, à Léonidas chef des Grecs. »

HYDARNÈS.

Lis bas.

LEONIDAS, (*le regardant d'un air fier et étonné.*)

Qui es-tu ?

HYDARNÈS.

Je suis Hydarnès, chef de ces dix mille Perses d'élite, appellés les immortels, qui dans la paix, dans la guerre, veillent à la garde du monarque.

LEONIDAS, (*continuant de lire.*)

« Léonidas, tu t'es engagé témérairement dans le détroit des Thermopyles. »

HYDARNÈS, (*bas.*)

Daigne donc m'entendre. Tes soldats doivent ignorer ce que renferme cette lettre.

LEONIDAS, (*renforçant sa voix.*)

« Il ne te reste qu'un moyen de salut. Ton nom est venu jusqu'à moi; tes ennemis connoissent ta valeur, ils te considerent. »

HYDARNÈS.

L'imprudent !

LEONIDAS.

» Si tu veux te soumettre, (*mouvement de surprise et d'indignation de la part des Spartiates*) je te promets des trésors et l'empire de la Grèce. » (*Il déchire la lettre et la jette loin de lui.*)

HYDARNÈS.

Quel outrage !

LEONIDAS.

C'est ma réponse à la lettre de ton maître.

HYDARNÈS.

Ta réponse !

LEONIDAS.

Oui, tu peux la lui porter. Si elle te paroît insuffisante, va dire à Xerxès qu'un Spartiate ne compose point avec son devoir pour de l'or qu'il méprise. Du fer et des bras pour servir la patrie, des âmes vigoureuses, des mœurs austeres, la liberté, la justice, un courage invincible, voilà nos trésors.

HYDARNÈS.

Insensé ! quel est ton espoir ?

LEONIDAS.

Et toi, quels sont tes projets ? pourquoi le despote qui t'envoye, prétend-il nous ranger encore sous sa loi tyrannique, alors qu'il possede le plus vaste empire qu'il y ait sur le globe ?

HYDARNÈS.

Penses-tu qu'il se borne à subjuguer le continent de la Grece ? apprends, car tu l'ignores sans doute, que sa course victorieuse ne se bornera qu'aux lieux où le soleil finit sa carriere.

LEONIDAS.

Ton maître, à ce que je vois, ne songe gueres que chaque jour de sa vie est un feuillet de son histoire.

HYDARNÈS.

Au contraire, il se plait d'avance à en parcourir les pages brillantes.

LEONIDAS.

Ecrites des mains de la flaterie, et passageres comme l'encens impur qu'elle brûle aux pieds de ses idoles ; mais il n'apperçoit pas une main plus sévere, qui trace dans l'ombre, et

burine sur l'airain le jugement irrévocable de la postérité.

HYDARNÈS.

La postérité honore les souverains qui n'asservirent les peuples que pour assurer leur bonheur, sous l'égide de leur puissance.

LEONIDAS.

Le bonheur dans l'esclavage, juste ciel! ce bonheur ressemble à celui de la colombe tremblante dans les serres du vautour, alors qu'il attend le retour de sa faim, pour déchirer sa proie, et en faire sa pâture.

HYDARNÈS.

Quel langage! l'histoire des empires doit t'apprendre.....

LEONIDAS.

(*L'interrompant vivement & avec impatience.*)

Eh! elle m'apprend que les trônes pesent sur tous les points de la terre où l'orgueil les a placés; mais les mieux affermis en apparence sont environnés de précipices, où ils s'abymeront tôt où tard à l'aide de quelque main hardie, s'ils n'y sont entraînés par leur propre poids.

HYDARNÈS.

Le destin t'a-t-il admis à la lire dans la profondeur de ses décrets?

LEONIDAS.

Pense-tu que le tems doive remplir éternellement ses annales des crimes des rois et des malheurs de l'espece humaine?

HYDARNÈS.

Je pense que le tableau des événemens qui paroissent aujour-

d'hui te surprendre, fut et sera le tableau des événemens de tous les âges.

LEONIDAS.

Tu t'abuse. Les humains courbés sous un joug de fer, connoîtront enfin qu'il dépend d'eux de briser le joug de leurs prétendus maîtres, et d'accélérer cette époque inévitable où les cent mille têtes de l'hydre du despotisme tomberont abattues par cent mille glaives levés à la fois.

HYDARNÈS (*avec indignation.*)

Quelle affreuse perspective!

LEONIDAS.

Quel avenir enchanteur!

HYDARNÈS.

Le monde bouleversé.

LEONIDAS.

Le monde sortant des ruines de la tyrannie.

HYDARNÈS.

La terre en proie aux horreurs de la licence.

LEONIDAS.

La terre régénérée et respirant aux premiers rayons de la liberté.

HYDARNÈS.

Le ciel pour punir les humains révoltés, versant sur eux tous les fléaux destructeurs.

LEONIDAS.

Le ciel versant la vengeance et le trépas, mais sur les seuls oppresseurs des hommes.

HYDARNÈS.

Ta voix fort heureusement n'est pas celle des oracles.

LEONIDAS.

Elle est plus sûre peut-être.

HYDARNÈS.

Les rois sauront prévenir de tels événemens.

LEONIDAS.

Les rois périront.

HYDARNÈS.

Quel blasphême!

LEONIDAS.

Ils periront tous. Xercès ton maitre, oui, Xercès lui-même, cessera bientôt de régner et de vivre.

HYDARNÈS.

Qui te l'a dit?

LEONIDAS.

Ses crimes.

HYDARNÈS.

Oserois-tu bien tenir devant lui cet horrible langage?

LEONIDAS.

Tu ne sais donc pas que pour braver les tyrans, même en leur présence, il suffit de mépriser la vie.

HYDARNÈS.

Quel comble d'aveuglement!

LEONIDAS.

Ta présence nous importune.

HYDARNÈS.

Ainsi ma mission est superflue. Vous aurez l'imprudence et la témérité d'attendre ici les Perses.

LEONIDAS, (*avec fermeté.*)

Oui !

HYDARNÈS.

Ta résolution est irrévocable ? tu ne veux pas te soumettre ?

LEONIDAS.

La nature suspendra son cours, avant qu'un Spartiate consente à se dégrader par la servitude.

HYDARNÈS.

Tu refuse donc la paix.

LEONIDAS.

Oui, sans la liberté.

HYDARNÈS.

Eh bien, tu auras la guerre.

TOUS LES SPARTIATES.

La guerre !

HYDARNÈS.

Je vous la déclare au nom de mon maitre, et je vous la déclare terrible.

TOUS LES SPARTIATES.

La guerre !

HYDARNÈS.

Bientôt le Persan victorieux verra les débris de vos maisons, de vos temples, et vos cadavres sanglans, roulés pêle-mêle avec les urnes, les trépieds et les membres mutilés de vos dieux. Sparte, Athènes, Corinthe, toutes vos villes superbes, confondues dans une ruine commune, n'offriront bientôt que des monceaux de cendres.

(*Tous les Spartiates agitant leurs lances avec furie :*)
La guerre! la guerre!

HYDARNÈS.

Je cours porter dans le camp la fureur qui me transporte. Oui, Grecs audacieux, la guerre et la mort!

(*Il sort furieux.*)

LES SPARTIATES.

La mort!

SCENE VII.

LEONIDAS, DIENECÈS, ALPHÉE, les Spartiates.

LEONIDAS.

SPARTIATES, nos âmes s'entendent, je le vois à l'ardeur que vous venez de faire éclater. J'attends de chacun de vous, des traits d'une valeur surnaturelle. . . . . Les voiles de la nuit s'étendent sur l'horison. Qu'on allume des feux.

(*On allume des feux au milieu du théâtre.*)

SCENE VIII.

Les précédens, HILLUS.

HILLUS, (*accourant.*)

LEONIDAS, les ennemis tournent le défilé.

LEONIDAS.

Qu'entends-je !

HILLUS.

Un habitant de ces cantons, nommé Epialtès, est venu découvrir aux Perses le sentier fatal gardé par les Phocéens.

LEONIDAS.

Qu'on fasse venir les chefs ds l'armée.

(*Alphée sort.*)

SCENE IX.

LEONIDAS, DIENECES, HILLUS, les Spartiates.

LEONIDAS, (*parlant à Hillus.*)

ACHEVE de m'instruire.

HILLUS.

Xercès transporté de joie de cette découverte, a détaché le corps des immortels. Epialtès leur sert de guide, et Hydar-

nès prévenu d'avance de cette disposition, va les joindre, et se mettre à leur tête. Ils ont déjà pénétré le bois de chênes dont les flancs de ces montagnes sont couverts; et je sais par des avis certains, qu'après nous avoir enfermés dans le passage, ils se proposent de nous attaquer demain à la pointe du jour.

LEONIDAS.

Et les Phocéens ?

HILLUS.

Les Phocéens les ont apperçus; mais après une légere défense, ils se sont réfugiés sur les hauteurs.

LEONIDAS.

Comment as-tu eu connoissance de cette marche de l'ennemi ?

HILLUS.

Par des transfuges échappés du camp de Xercès, et par des sentinelles accourues du haut de la montagne.

SCENE X.

Les précédens, ALPHÉE.

ALPHÉE.

LEONIDAS, les généraux ont prévenu tes vœux.

LEONIDAS.

Ils viennent ?

ALPHÉE.

Oui, je les ai rencontrés. Instruits de ce qui se passe, ils accou-

rent prendre tes ordres. Ils vont paroître, excepté Leontiades qui vient de consommer la plus lâche perfidie.

LEONIDAS.

Qu'a-t-il fait ?

ALPHÉE.

Il a passé à l'ennemi avec les quatre cents Thébains qu'il commande.

LEONIDAS.

Ciel !

ALPHÉE.

Des rumeurs sinistres semées par son ordre, ont préparé l'avilissement de ses troupes effrayées. Léontiades les conduit lui-même dans le chemin de l'infamie.

DIENECÈS.

Le traitre !

LEONIDAS.

Comment un Grec peut-il trahir sa patrie ! ô toi, qui disposes en maître des élémens, génie, ou dieu de la nature, daigne entendre mon vœu ! le tonnerre ministre de tes loix, repose sous tes mains terribles. Fais que tombant en éclats de tous les points du ciel, il frappe à la fois tous les traitres ; qu'il brise leur tête sacrilege, et les enfonce si avant dans la poussiere, qu'aucun lieu de la surface du globe ne puisse jamais en offrir aucune trace.

Les précédens, LES GÉNÉRAUX.

LEONIDAS.

CHEFS des Grecs, un lâche a découvert à l'ennemi le sentier important dont j'avois confié la garde aux Phocéens.

ALPHÉ

Oui, cela nous accoutume à les regarder avec la même indifférence.

LEONIDAS.

Bien mieux, cela nous apprend à contempler le sommeil et la mort comme deux bienfaits de la nature.

ALPHÉE.

Combien nous devons bénir la mémoire de ce grand législateur qui imprima dans nos âmes le mépris généreux de tout ce qui est un objet de terreur pour les autres hommes.

LEONIDAS.

De ce génie profond qui créa dans Sparte une nature nouvelle.

DIENECÈS.

Qui fit de la liberté notre souverain bien.

ALPHÉE.

Et de la vertu le ressort le plus puissant de sa politique.

LEONIDAS.

Qui fit plus, ô mes amis ! qui mit la loi toute seule sur le trône, et nos magistrats à ses genoux.

ALPHÉE.

Tandis qu'ailleurs on met un homme sur le trône, et la loi sous ses pieds.

HILLUS.

Je suis impatient de combattre et de mourir.

ALPHÉE.

Pourquoi ?

HILLUS.

Pour voir et admirer de près dans le séjour des héros, ce bienfaiteur de l'humanité. (*S'appuyant sur sa pique.*) Dis-moi, Léonidas, (car j'aime à m'instruire de tout ce qui regarde nos grands intérêts) un Spartiate qui est l'homme le plus libre de la terre, l'est-il plus encore dans ce monde inconnu, dont la mort lui ouvre l'entrée ?

LEONIDAS.

N'en doute pas. Quelle que soit notre liberté ici-bas, nous sommes esclaves de tous les maux inséparables de la nature humaine. La mort brise ces liens, et il ne reste pour nous dans l'immensité, que nous-mêmes et les dieux qui nous ont formés.

HILLUS.

Cet avenr m'enchante ! (*Avec réflexion.*) Mais les dieux chérissent-ils la liberte autant que les Spartiates ?

ALPHÉE.

La liberté n'est-elle pas fille du ciel ?

LEONIDAS.

N'est-ce pas au ciel même, qu'est la source intarissable des biens qu'elle répand sur la terre ? Amis, son influence pénêtre mon âme. (*Léonidas et les Spartiates se levent.*) Oui, la liberté m'inspire une résolution grande, soudaine.

ALPHÉE, (*vivement.*)

Qu'exiges-tu de nous ? parle,

LEONIDAS.

Ami, considere.....

DEMOPHILE, (*vivement.*)

Que les autres alliés déférent à un avis qui les prive de l'avantage de partager un destin si beau ; ils en sont les maîtres. (*Avec feu.*) Les Thespiens combattront et mourront avec les Spartiates. (*Il s'éloigne.*)

LEONIDAS.

Où vas-tu, Démophile ?

DEMOPHILE.

erevole à mon po ste. (*Il sort précipitamment.*)

SCENE XIII.

LEONIDAS, ALPHÉE, DIENECÈS, HILLUS, les Spartiates.

LEONIDAS.

AH ! ils méritent bien de partager notre destinée. (*Il fait le tour du théâtre, en observant de tous côtés.*) Maintenant voyons venir les Perses. , Alphée, a-t-on visité les postes avancés ?

ALPHÉE.

Tu peux compter sur leur vigilance.

LEONIDAS.

Nous ne craignons pas de surprise ?

ALPHÉE.

Xerxès ne peut nous attaquer avant le jour.

LEONIDAS.

Il suffit. Compagnons, vous devez avoir grand besoin de réparer vos forces. Pour nous mettre en état de combattre, prenons un repas frugal, nous en ferons bientôt un autre au banquet des dieux. (*Ils s'asseoient par terre, tirent leurs provisions, boivent du vin, mangent des gâteaux et du pain d'orge.*)

DIENECÈS.

Je suis fâché d'une chose.

ALPHÉE.

De quoi ?

DIENECÈS.

Que nous n'ayons point de plus grand sacrifice à faire à la patrie, que celui de notre existence.

ALPHÉE.

A la vérité, c'est une chose de si peu de valeur que la vie.

DIENECÈS.

Le sacrifice en est si facile!

LEONIDAS.

Et si doux quand on le fait pour son pays!

DIENECÈS.

Lycurgue, notre législateur, eut une idée bien morale, lorsqu'il plaça dans nos temples, la statue de la mort à côté de celle du sommeil.

LEONTIADES.

Qu'entends-je ?

LEONIDAS.

Ta postérité toute entière frappée de ton opprobre, et punie de tes forfaits, malgré son innocence.

LEONTIADES.

Quel destin, grands dieux !

LEONIDAS.

C'est celui de tous les lâches qui trahissent leur pays.

LEONTIADES.

Je confesse mon forfait, il est exécrable. Je dois l'expier sans doute ; cependant considere mon repentir, sois touché de l'horreur de ma situation.

LEONIDAS.

Quelques crimes, peut-être, ont des droits à la clémence des hommes ; le tien ne mérite ni grace ni pitié. Le seul intérêt que je puisse prendre à ton sort, c'est de souhaiter que l'excès de ta honte, te rende capable de mourir de tes remords... Spartiates, qu'un voile funèbre jetté sur son front, atteste le trépas civil qui déjà le retranche de la société des hommes, et dérobe à sa vue la clarté des cieux qu'il ne mérite plus de contempler.

LEONTIADES.

O terre, engloutis-moi !

LEONIDAS.

Qu'on le mene à l'arriere-garde des Thespiens, et qu'il soit gardé à vue. La loi prononcera sur sa destinée. (*On emmene Léontiades.*)

SCENE IV.

Les précédens, *excepté Léontiades & les soldats qui l'emmenent.*

LEONIDAS, (*après un silence.*)

QUE la vue d'un grand coupable est pénible et douloureuse !

ALPHÉE.

Je l'avoue ; mais l'impression qu'elle fait dans des âmes vertueuses, doit en sortir avec le souvenir de l'homme pervers qui la fit naître.

DIENECÈS.

Oui, oublions le traître Léontiades. Léonidas, que ferons-nous de ces riches dépouilles de l'ennemi ?

LEONIDAS.

Compagnons, vous voyez ce jeune chêne ; cet arbre plaît à la liberté, parce qu'il est le symbole de la force : en reconnoissance de notre victoire, il faut le lui consacrer, et y suspendre nos trophées.

ALPHÉE.

Venez, compagnons, venez ; livrons-nous tous à un soin si doux. (*Les Spartiates s'empressent de suspendre les trophées aux branches de l'arbre. Ce soin rempli, ils se rangent autour, et le regardent avec admiration.*)

LEONIDAS.

O liberté ! reçois cet hommage de la main de tes plus fideles

ALPHÉE.

J'oubliois de t'apprendre que nous avons trouvé Léontiades caché dans la tente de l'un des chefs de l'armée persanne.

DEMOPHILE.

Le traître Léontiades ?

ALPHÉE.

Oui. Un Spartiate se disposoit à l'immoler sur le champ de bataille : « Arrête, s'est écrié Léonidas ; ce n'est pas sous la main d'un héros que doit couler le sang d'un traître. Qu'on se saisisse de sa personne. » Nos compagnons le ramenent en ce lieu. Ils vont paroître couverts de gloire et chargés de trophées. Les voici : entends-tu le bruit de leur marche triomphale ?

SCENE III.

LEONIDAS, ALPHÉE, DIENECÈS, DEMOPHILE, LEONTIADES, les Spartiates.

Léontiades est la tête nue & désarmé, les Spartiates sont chargés de riches trophées & précédés d'une musique guerriere.

LEONIDAS.

COMPAGNONS, ce premier échec de l'ennemi nous promet des victoires plus brillantes encore. (*S'adressant à Démophile.*) Où sont les Thespiens ?

DEMOPHILE.

Je les ai postés à l'entrée de ce bois où ils attendent impatiemment l'occasion de signaler leur courage.

LEONIDAS, (*se tournant vers Léontiades.*)

Eh bien, vil transfuge de la cause sacrée de la liberté, quel motif a pu te résoudre à trahir ses intérêts ?

LEONTIADES, (*tristement*)

Un instant de foiblesse.

LEONIDAS.

Un instant de foiblesse ! juste ciel ! si chacun de nous avoit eu, comme toi, ce moment de foiblesse, où en seroit la Grèce qui se repose sur nous du soin de sa défense.

LEONTIADES.

De noirs pressentimens que je n'ai pu écarter, se réunissoient dans mon esprit pour grossir à mes yeux ses dangers. J'ai cru notre perte inévitable.

LEONIDAS, (*vivement.*)

Périsse celui qui désespere du salut de son pays ! périsse citoyen indigne de ce beau titre, qui aime mieux abdiquer lâchement sa liberté, et laisser à ses enfans tous les affronts et tous les malheurs de l'esclavage, que de s'ensevelir avec eux sous les ruines de sa patrie !

LEONTIADES.

Hélas !

LEONIDAS.

Vois, malheureux, quel sera le fruit de ta trahison, et quelle horrible célébrité t'attend dans l'avenir ! ton nom marqué d'une flétrissure ineffaçable, est devenu pour jamais le signe repoussant du crime et de l'infamie.

J'ai le cœur oppressé... J'entends des cris, le choc des boucliers... Ils sont aux prises ! ô mes compagnons ! vous jouissez en ce moment. Le péril est devant vous, autour de vous ; vos épées se rougissent du sang de l'ennemi.... Que dis-je ? la gloire tenant dans ses mains des lauriers immortels, plane déjà sur vos têtes ; et toi, malheureux Hillus !... le bruit augmente, il approche. (*Il s'avance et regarde dans la coulisse.*) Que vois-je ? Léonidas seul au milieu d'une phalange ennemie ! ... trop d'ardeur l'aura sûrement écarté de sa troupe. ... Les lâches ! ils sont cent contre un seul.... Et je ne peux abandonner mon poste ! Avec quelle ardeur il se défend ! seul il lutte contre une multitude, seul il balance le destin de la Grèce ! ... Mais quel nouveau spectacle ! on le serre, on l'enveloppe, on l'entraîne vers ces lieux ! ... Rien ne m'arrête. Volons à son secours. (*Il sort. On entend un bruit d'armes dans la coulisse. Le bruit cesse.*)

SCENE VII.

Léonidas, n'ayant plus que son bouclier, paroît au milieu d'une phalange persanne qui l'entraîne comme prisonnier de guerre. Hydarnès paroît le dernier.

LEONIDAS, HILLUS, HYDARNÈS, troupe de Perses.

HYDARNÈS.

LE voilà donc en notre pouvoir ce chef orgueilleux d'une nation si redoutable. Eh bien ! superbe ennemi des rois, ton courage invincible n'a point ralenti la valeur de nos soldats, et ne t'a point empêché de tomber entre leurs mains.

LEONIDAS, (*ayant toujours son bouclier.*)

Il appelle valeur les misérables exploits d'une multitude parvenue à envelopper un seul homme.

HYDARNÈS.

Le roi mon maître devient enfin l'arbitre de ta destinée. L'on va te conduire en sa présence. Espere-tu qu'il te pardonnera tes discours injurieux contre sa personne et son sang suprême ?

LEONIDAS.

Je ne l'espere, ni ne le veux. Le ciel n'a point réservé Léonidas à la honte de recevoir grâce d'un tyran.

HYDARNÈS.

Rien ne peut donc abaisser ton audace !

LEONIDAS.

Rien ne peut intimider ni enchaîner la pensée d'un homme libre.

HYDARNÈS.

Nous verrons si ton orgueil soutiendra les regards du plus grand roi de la terre.

LEONIDAS.

Devenue plus hardie à l'aspect du tyran, ma voix fera retentir jusqu'au fond de son cœur l'accent terrible de la vérité.

HYDARNÈS.

Eh bien, je vais te conduire aux pieds du trône, et en même tems ordonner moi-même les apprêts de ton supplice.

LEONIDAS, *avec un sourire dédaigneux.*

Ce soin est digne de ton zèle.

HYDARNÈS.

Mais avant de mourir, tu connoîtras l'humiliation. Je veux, oui,

je veux qu'enchaîné et prosterné aux pieds de Xerxès, tu sois écrasé de sa puissance.

LEONIDAS.

Satrape aussi lâche que féroce, tu peux frapper le corps d'un Spartiate; mais jamais lui faire supporter le poids d'une chaîne. Tu peux déchirer, disperser ses membres palpitans; mais sur sa tête sanglante et défigurée, tu distingueras encore, à travers son mépris pour tes pareils, la fierté d'une âme à qui rien ne peut ravir le sentiment de son indépendance et de sa dignité.

HYDARNÈS.

Un bûcher fait une prompte justice d'un rebelle insolent, & n'en laisse aucune trace.

LEONIDAS, (*vivement.*)

Tu te trompes! un homme libre survit à la flâme des bûchers. Oui, lorsque son corps dévoré par un tourbillon de feux, n'offre plus que des cendres éparses, son ombre debout, fait encore pâlir les tyrans.

HYDARNÈS.

Gardes, qu'on le mene au camp. (*Appercevant l'arbre et les trophées.*) Que vois-je? soldats, renversez, brisez ce monument qui nous outrage.

LEONIDAS.

(*Il écarte les perses avec un mouvement terrible, ressaisit ses armes que tient un soldat ennemi, & s'élance sur un quartier de roc élevé de deux ou trois pieds de terre, & qui se trouve placé aux pieds du jeune chêne.*)

Malheur à l'audacieux qui portera sur cet arbre une main profane!

SCENE VIII.

LEONIDAS, HYDARNÈS, ALPHÉE, DIENECÈS, HILLUS, Spartiates & Perses.

(*Les Spartiates ayant Alphée et Diénécès à leur tête, paroissent soudain, et tombent comme la foudre sur les Perses. Léonidas saute en bas de la roche où il s'est posté. Les Perses cèdent le terrein aux Spartiates, & cependant se rangent en bataille d'un côté du théâtre. Léonidas se jette sur Hydarnès qui se trouve seul au milieu des Spartiates. On fait place à ces deux adversaires entre lesquels s'engage un combat furieux, mais très-court. Léonidas, d'une main, saisit vigoureusement son ennemi, de l'autre lui plonge son épée dans la poitrine. Hydarnès pousse un cri douloureux et roule sur la poussiere.*)

ALPHÉE.

Va, ministre zélé des fureurs d'un despote, va expier tes crimes sous le fouet vengeur des furies infernales.

(*Les Perses font un mouvement pour venger Hydarnès. Les Spartiates s'élancent présentant un front hérissé de piques et d'épées menaçantes. A leur terrible approche, les Perses saisis de frayeur, jettent leurs armes et se précipitent à genoux, en étendant les bras comme pour demander grâce.*)

LEONIDAS.

A genoux devant des hommes ! les lâches ! voyez, Spartiates ;

jusqu'où va l'abjection de l'esclavage. Voyez comme dans leurs regards inquiets se peint l'intérêt sordide de la vie! Ils ne méritent pas même l'honneur d'être nos prisonniers. Mortels dégradés, levez-vous. Allez ramper encore aux pieds d'un maître, puisque vous ne rougissez pas de traîner sous des formes humaines, le joug de la servitude. Allez, et portez à Xerxès le corps de votre général. Je vous le permets. (*Les Perses sortent, emportant le corps d'Hydarnès.*)

SCENE IX.

LEONIDAS, ALPHÉE, DIENECÈS, HILLUS, les Spartiates.

LEONIDAS.

AMIS, retournons au champ de bataille. Combien sommes-nous encore?

ALPHÉE.

En comptant les Thespiens et ceux des nôtres que j'ai laissés aux prises avec l'ennemi, nous devons être près de huit cents.

LEONIDAS.

Que tardons-nous de les aller joindre? volons, amis, volons.

ALPHÉE.

Chef des Grecs, avant de partir, permets que je t'adresse une priere.

LEONIDAS.

Parle, Alphée, que me veux-tu?

ALPHÉE, *avec intérêt.*

Au nom de l'amitié qui nous lie, je t'en conjure, Léonidas; prends soin de tes jours.

DIENECÈS.

Alphée a raison, ne t'expose pas.

ALPHÉE, *avec attendrissement.*

Tu es l'âme de notre petite troupe, le mobile de notre entreprise. Si ta mort est inévitable, tâche au moins de mourir le dernier.

LEONIDAS.

Ces marques de votre attachement, chers compagnons, sont la douce récompense de mes efforts pour le mériter. Mais quand Sparte m'honora du commandement, je ne promis pas seulement d'être capitaine, je jurai encore de combattre comme soldat, chaque fois que j'aurois rempli mes devoirs de chef. Je ne dois songer qu'à tenir mes sermens. Partons. (*Ils partent.*)

SCENE X.

(*On voit des Perses qui traversent le fond du théâtre en au cour d'un air effrayé. Des Spartiates les poursuivent l'épée haute. Quelques Perses gravissent les rochers en se sauvant. D'autres Spartiates s'élancent à leur poursuite, les atteignent sur les hauteurs, où s'engagent quelques combats d'homme à homme, les immolent, et de la pointe des rochers, les précipitent dans la mer ; ensorte qu'on les voit tomber de fort haut dans les flots. Les Spartiates descendent des rochers, et vont se joindre à une partie des leurs qui paroissent tout-à-coup précédés d'un corps de Perses considérable, faisant face à leurs terribles ennemis) mais reculant devant eux. Diénécès est à la tête des nouveaux Spartiates qui viennent d'arriver.*)

SCENE XI.

DIENECÈS, les Spartiates, les Perses.

(Les deux troupes se précipitent, se joignent tout-à-coup. Il y a une mêlée, mais qui ne fait que traverser le théâtre. Les Perses repoussés, battus de toutes parts, prennent la fuite. Les Spartiates les poursuivent avec vigueur, et disparoissent avec eux.)

SCENE XII.

DIENECÈS, *seul.* (*Avec transport.*)

DESPOTES insensés ! vous saurez enfin, vous saurez qu'il suffit de quelques hommes libres, pour combattre et pour vaincre tout un monde d'esclaves..... Que vois-je ?

SCENE XIII.

DIENECÈS, LEONIDAS, ALPHÉE. HILLUS, les Perses.

Léonidas blessé mortellement, paroît appuyé sur Alphée & Hillus qui soutiennent leur général.

SCENE XIV.

LEONIDAS, ALPHÉE, HILLUS.

(Alphée et Hyllus placent Léonidas sur son bouclier, le transportent au pied d'un arbre, sur le devant de la scène, et lui donnent des secours.)

LEONIDAS.

AMIS, vous avez enlevé mon corps des mains de l'ennemi. Je vous remercie de ce soin généreux; mais le fer d'un javelot m'est entré dans la poitrine, toutes mes blessures sont mortelles; cessez de me prodiguer des secours superflus.

ALPHÉE.

O notre digne chef! nous voulons jouir de tes derniers instans, recevoir tes derniers ordres.

LEONIDAS.

Braves compagnons, dans cette grande journée, chacun de vous a fait plus que son devoir; vous vous êtes élevés au dessus de vous-mêmes! que puis-je encore exiger de votre courage?

SCENE XV.

LEONIDAS, ALPHÉE, DIENECÈS, DEMOPHILE, les Thespiens.

(Ils se rangent autour de Léonidas.)

LEONIDAS.

DÉMOPHILE, que viens-tu m'annoncer?

DEMOPHILE, *avec transport.*

La victoire !

LEONIDAS.

Nous sommes vainqueurs !.... et mes compagnons ?

DEMOPHILE, *tristement.*

Le fer des Perses les a moissonnés.

LEONIDAS.

Tous ?

DEMOPHILE.

Tous. Ils sont morts en Spartiates. Devenu plus furieux par le coup qui t'enleve à son admiration, chacun de ces héros paroît prendre les traits et les forces d'un dieu pour venger ta perte. Par-tout, sous leurs coups, la mort prend mille formes effrayantes. La plaine regorge du sang des Perses. Des monceaux de victimes font un rempart aux Spartiates. Affoiblis enfin, par des efforts plus qu'humains, épuisés, couverts de sang et de blessures, ce n'étoit plus la vie, c'étoit la valeur seule qui les soutenoit et les animoit encore. O prodige ! ils n'étoient plus, et leurs mains fermées pressoient encore leurs épées sanglantes ! ils n'étoient plus, et leurs fronts menaçans, à qui la mort donnoit un caractere plus terrible encore, portoient dans l'âme des Perses une terreur profonde, qui soudain s'est répandue jusques dans leurs phalanges les plus éloignées !

LEONIDAS.

O ma patrie !

DEMOPHILE.

J'ai saisi ce moment pour enfoncer leurs colonnes qui s'ébranloient de toutes parts, et je suis parvenu à les mettre en fuite.

LEONIDAS.

Ils ont fui !

DEMOPHILE.

Oui, les Perses sont vaincus, dispersés, découragés.

LEONIDAS.

La Grèce est sauvée ! J'ai assez vécu..... Alphée, va dire à Sparte que nous avons vaincu, et que nous sommes morts pour ses saintes loix.... (*Il éprouve un moment de foiblesse. Revenant à lui :*) L'instant approche, je sens..... Vous pleurez, chers compagnons.

ALPHÉE, *avec attendrissement.*

Hélas ! qui pourroit s'en défendre... ? (*Vivement :*) Tu meurs, Léonidas ?

LEONIDAS, *luttant contre le trépas.*

La mort ne tue que les lâches..... Je ne meurs point, ô mes amis ! je commence de vivre.

DIENECÈS.

Une pâleur mortelle décolore son visage.

LEONIDAS.

Alphée.... Diénécès et vous, braves Thespiens, recevez les adieux de votre compagnon d'armes.... (*Se soulevant avec force.*) Liberté ! ton image est là ; je te vois brillante de tout l'éclat de l'immortalité.... Tu daignes me sourire, me tendre la main... Alphée, ne la vois-tu pas ? (*Après un silence :*) Amour de mon pays, c'est ton feu sacré qui dispute mon cœur aux glaces du trépas !.... Tu m'embrâses encore.... O Sparte ! ô ma patrie ! je t'emporte dans mon sein. (*Il retombe, et meurt la tête appuyée sur son bouclier.*

(*La toile tombe.*)

FIN.

CATALOGUE

Des pieces de théâtre qui se trouvent chez le même libraire.

L'Apothéose de Beaurepaire	1 l. 5 s.
Le Château du Diable	1 l. 5 ſ.
La Biſarrerie de la Fortune	1 l. 10 ſ.
Le Couſin de tout le Monde	1 l. 5 ſ.
Les Brigands de la Vendée	1 l. 5 ſ.
Arlequin friand	1 l. 5 ſ.
La Moitié du Chemin	1 l. 10 ſ.
A bas la Calotte	1 l. 5 ſ.
Le Rival inattendu	1 l. 5 ſ.
Michel Cervantès	1 l. 10 ſ.
D'Almanzy	1 l. 10 ſ.
Tout pour la Liberté	1 l. 10 ſ.
Cadet Rouſſel	1 l. 10 ſ.
La Priſe de Toulon	1 l. 5 ſ.
Les Emigrés aux Terres Auſtrales	1 l. 5 ſ.
La Ruse villageoiſe	1 l. 5 ſ.
Pauline & Henry	1 l. 10 ſ.
L'Ami du Peuple	1 l.
Andros & Almona	1 l. 10 ſ.
Le Renouvellement du Bail	1 l. 5 ſ.
La fauſſe Dénonciation, ou le vrai Coupable reconnu.	1 l. 10 ſ.
Arlequin Imprimeur	1 l. 10 ſ.
Les Salpêtriers républicains	1 l. 10 ſ.
Le Sourd, ou l'Auberge pleine	1 l. 10 ſ.
Les Montagnards	1 l. 10 ſ.
Manlius Torquatus	1 l. 10 ſ.
La Beinfaisance de Voltaire	1 l. 5 ſ.
Voltaire triomphant	1 l.
Voltaire à Romilly	1 l. 5 ſ.
Le Chevalier de Faublas	1 l. 5 ſ.
L'Anti-Patriote	1 l. 10 ſ.
Le Retour du pere Gérard	1 l. 5 ſ.
Le Départ des Volontaires	1 l. 5 ſ.
Le Cri de la Nature	15 ſ.
Le Petit Orphée	1 l. 10 s.
L'Ecole de Village	1 l. 5 ſ.
Camille, ou le Souterrein	1 l. 5 ſ.

Titre	Prix	
Clémentine & Desformes	1 l.	10 f.
Rome fauvée	1 l.	10 f.
Le Faucon	1 l.	10 f.
Le Canonnier convalefcent	1 l.	10 f.
La bonne Aubaine	1 l.	10 f.
La Matrône d'Ephefe	1 l.	10 f.
Colombine Mannequin	1 l.	10 f.
Rofe & Aurele	1 l.	5 f.
Toute la Grece	1 l.	5 f.
Allons, ça va	1 l.	5 f.
Les vrais Sans-culottes	1 l.	5 f.
Paul & Virginie	1 l	10 f.
Claudine	1 l.	5 f.
L'Intérieur du Ménage républicain.	1 l.	5 f.
L'Epoux républicain.	1 l.	10 f.
Le Désespoir de Jocrisse.	1 l.	10 f.
Les Amours de Montmartre.	1 l.	5 f.
La Résolution inutile, ou le Déguisement amoureux.	1 l.	5 f.
La seconde Décade.	1 l.	5 f.
La Gageure inutile.	1 l.	5 f.
Brutus.	1	5 f.
Mahomet.	1 l.	10 f.
L'Histoire universelle.	1 l.	5 f.
La Discipline républicaine.	1 l.	5 f.
Le Jugement dernier des Rois.	1 l.	5 f.
Alexis & Rosette	1 l.	5 f.
Le Sourd & l'Aveugle.	1 l.	5 f.
Le Conteur, ou les deux Postes	1 l.	10 f.
Catherine, ou la belle Fermiere	1 l.	10 f.
Marius à Minturnes	1 l.	1 f.
Caïus Gracchus	1 l.	10 f.
Epicharis & Néron	1 l.	10 f.
Gilles toujours Gilles	1 l.	10 f.